

croyait sûr de lui-même et de son talent d'investigation. Le fait est qu'il débrouillait généralement avec une facilité surprenante les écheveaux les plus compliqués ; si les circonstances l'avait conduit à mettre son intelligence et ses instincts au service de la préfecture, il fût devenu certainement un policier remarquable.

—Ce ne sera pas commode, se disait-il chemin faisant. Je vais chercher une aiguille dans une botte de foin ; mais en prenant le foin brin à brin, on finit par trouver l'aiguille, seulement, avant de se mettre à la besogne, il faut prendre des forces. Je meurs de faim, je vais déjeuner.

En quittant la gare, une petite valise à la main, Ovide trouva près de la sortie les omnibus des différents hôtels. Il monta dans celui de "l'hôtel de la Cigogne," qui le conduisit au centre de Joigny, jolie ville étayée sur une colline, au bas de laquelle l'Yonne roule incessamment ses eaux limpides. Le voyageur retint une chambre et, après s'être lavé le visage et les mains, se fit servir un plantureux repas. Tout en mangeant ferme et en buvant sec, le Dijonnais construisait son plan de campagne.

—Retrouver la nourrice si elle existe encore, se disait-il, voilà le premier problème. C'est chercher l'inconnu et le chercher sans un point de repère, sans un jalon, sans un indice. Pas de nom ! voilà le hic ! C'est égal, dans une petite ville, tout se sait. Quoique vingt-et-un ans soient écoulés, il doit bien rester quelques traces de la fille de Jeanne Fortier.

Ovide étant bourguignon savait qu'en Bourgogne il y a des femmes faisant le métier de ce que la bourgeoisie de Paris appelle les "nourrices sèches," et élevant, soit au lait de chèvre, soit au biberon, jusqu'à huit ou dix enfants à la fois. Il se fit donner l'adresse d'une de ces femmes qui demeurait tout au bout de la ville, et, de son pied léger il se rendit chez elle. Madame Noiret, ainsi se nommait la nourrisseuse, était "aux champs" lorsqu'il se présenta chez elle où piaillaient une dizaine de marmots sous la surveillance d'une fillette de quatorze ou quinze ans. Il fut obligé d'attendre une heure le retour de la bonne femme. Enfin, celle-ci arriva et regarda le visiteur avec l'instinctive défiance de la paysanne pour tout ce qu'elle ne connaît pas.

—Quoi c'est-il que vous me voulez ? demanda-t-elle

—J'aurais à vous parler, répondit Ovide.

—Si c'est pour me proposer un marmot en garde, c'est point la peine de vous arrêter. J'en ai assez comme ça.

—Il ne s'agit pas de vous proposer un marmot, mais de vous demander quelques renseignements.

—C'est que c'est l'heure de traire mes vaches, et j'ai pas le temps de causer,

Par le début de ce dialogue, nos lecteurs voient que la mère Noiret, femme de quarante ans environ, n'était pas précisément d'un agréable abord. Ovide, voulant amadouner son interlocutrice, répliqua :

—Je vous indemniserai du temps perdu.

—Ça ne traitera pas mes vaches, vot'indemnité, et il faut les traire.

—Qui vous empêche de les traire et de me répondre en même temps ?

—Dame ! si vous voulez venir avec moi à l'étable

—Mais, très bien.

—Puisque c'est comme ça, suivez-moi.

La mère Noiret prit un seau de fer-blanc, un vase plein d'eau, un petit banc de bois, se dirigea vers l'étable en traversant une cour où les pieds enfonçaient dans le fumier jusqu'à la cheville, s'assit sur le petit banc près d'une belle vache laitière aux mamelles gonflées et commença son travail.

XXI

Le lait jaillit, écumeux, dans le seau en fer-blanc, et la nourrisseuse demanda :

—Eh ! bien, présentement nous pouvons causer. Qu'est-ce que vous me voulez ?

—Y a-t-il longtemps que vous habitez le pays ? commença Soliveau.

—Vingt-sept ans. J'en ai quarante et un. J'en avais quatorze quand mon père et ma mère ont acheté c'te maison qui m'appartient aujourd'hui.

—Depuis quelle époque faites-vous le métier de prendre des enfants en nourrice ?

—Ma mère en prenait... Je les soignais. Quand ma mère est morte, j'ai continué.

—Vous connaissez alors toutes les nourrices de Joigny et des environs.

—Bien sûr ! On se rencontre, vous comprenez, quand il s'agit de faire vacciner les mioches.

—Vous devez entendre raconter les histoires des parents qui ont déposé des enfants chez l'une ou l'autre d'entre vous, et à qui, faute de paiement, vous êtes obligées de les renvoyer ?

—Et ça arrive encore assez souvent. Au temps où nous vivons, on est trompé plus souvent qu'à son tour ! Certainement qu'on en connaît, des histoires, et des drôles !

—A-t-on parlé devant vous d'une certaine Jeanne Fortier ?

Madame Noiret fouilla sa mémoire.

—Jeanne Fortier... Jeanne Fortier... répéta-t-elle. Qu'est-ce qu'elle était ?

—Une veuve.

—Eh ! il y a des flottes, de veuves ! Y a-t-il longtemps de cela ?

—Vingt et un ans.

—Mon doux Jésus ! Vingt et un ans ! En faudrait une mémoire, pour se rappeler les noms de si loin ! Depuis vingt et un ans j'ai peut-être eu trois cents mioches comme nourrissons. Ça en ferait des noms de parents à retenir ! Si vous n'avez pas autre chose que le nom pour que je vous renseigne, ça ne peut pas me suffire.

—J'ai autre chose.

—Dites-le donc !

—La veuve Fortier fut condamné, il y a vingt et un ans, pour le triple crime de vol, d'incendie et d'assassinat.

—Bonté divine ! la gueuse ! s'écria madame Noiret. L'a-t-on guillotinée ?

—On l'a condamnée à perpétuité, répondit Ovide, et elle avait ici, à Joigny en nourrice, une petite fille de six à sept mois.

—Chez qui ?

—Si je le savais, je n'aurais pas besoin de vous interroger.

—Attendez donc, attendez donc ! Une femme qu'a été condamnée pour incendie, vol et assassinat.

—La mémoire vous revient ?

—Oui... On en a assez causé dans le pays.

—Et vous vous souvenez chez qui sa petite fille était en nourrice ?

—Chez la mère Frémy, parbleu ! Même qu'elle était assez vexée d'avoir en garde l'enfant d'une pareille sélérate, la mère Frémy, et ça lui a fait perdre beaucoup de pratiques.

—Et où demeure la mère Frémy ? demanda vivement Ovide.

—Au cimetière, la pauvre femme ; elle est morte.

Le Dijonnais venait d'avoir un moment d'espérance. La déception n'en fut que plus rude.

—Morte ! répéta-t-il. Mais elle avait des parents sans doute qui pourraient peut-être me renseigner sur ce qu'est devenue l'enfant.

—Elle n'avait qu'un fils, un vaurien, qui s'est "neyé" dans l'Yonne.

—Tout m'échappe ! murmura Soliveau déconfit.

—Est-ce que vous seriez le papa, vous, par hasard ? demanda la nourrisseuse en jetant sur Ovide un coup d'œil méfiant.

—Non, Dieu soit loué ! Mais j'ai besoin de savoir si la fille de Jeanne Fortier est vivante. Pouvez-vous me l'apprendre ?

—Ah ! dame, non. Je ne me souviens plus de ce que la mère Frémy a fait de la petiotte.

—Et je ne pourrai trouver ici aucun autre renseignement ?

—Dame ! Adressez-vous à la mairie. Quand on nous laisse des enfants, c'est là que nous allons faire notre déclaration. Le maire le reçoit et donne des ordres pour conduire le mioche aux Enfants-Trouvés. Ça arrive journellement.

—Lorsque se présente un cas semblable, laissez-vous au maire la nomenclature des objets qui peuvent servir un jour à faire reconnaître l'enfant ?

—Oui, monsieur. On indique la marque du linge, les signes particuliers du moutard, le nom du père et de la mère (si on les connaît et si ce sont des noms véritables), celui de la nourrice et de la date du dépôt.

—L'enfant de qui je vous parle s'appelait "Lucie." A ce nom on aurait donc ajouté celui de Jeanne Fortier, la mère, et celui de madame Frémy, la nourrice ?

—Oui, monsieur.

—Eh bien ! madame, je vous remercie et je vous prie d'accepter ceci pour indemnité du dérangement que je vous ai causé.

En même temps Ovide tendit une pièce de dix francs à madame Noiret qui la mit dans sa poche en repliquant :

—Ça n'est point de refus, mais n'y avait vraiment pas de quoi ! Tout à votre service.

Le Dijonnais sortit joyeux de l'étable, puis de la maison.

—Cela ira comme sur des roulettes ! pensait-il en se frottant les mains ; à l'hospice des Enfants-Trouvés on me dira ce que...

Il n'acheva ni sa pensée ni son geste et au bout d'une seconde il reprit en fronçant le sourcil :

—Je suis un imbécile. Ce que je sais ne me mène à rien. Pour qu'on me réponde il me faudrait la date du dépôt, la marque du linge, et les signes particuliers s'il en existe. Le secours de la mairie m'est indispensable.

Le froncement de sourcil devint une grimace très accentuée.

—La mairie ! répéta le Dijonnais. Mauvaise affaire ! Jeanne est évadée. Dans la supposition que son but en s'évadant était de retrouver ses enfants, et qu'elle viendrait ici pour se renseigner, on a, sans le moindre doute, envoyé son signalement au parquet et à la mairie. A peine aurai-je posé une question, qu'on me croirait envoyé par elle, sachant par conséquent où elle se trouve, et je risquerais fort qu'on me traite en suspect. Sans compter que ça donnerait l'éveil au sujet de la tentative avortée faite par moi sur Lucie, et me mettrait dans de vilains draps. Quel parti prendre ? Si seulement je connaissais quelqu'un ici.

Tout en réfléchissant, Soliveau marchait au hasard, le front penché ! Brusquement il leva la tête et chercha le chemin conduisant à la mairie, qu'il trouva sans peine. Son parti était pris. Là il entra dans un bureau, et, s'adressant à un jeune employé qui s'y trouvait seul, lui demanda :

—Pourriez-vous me dire, monsieur, qui était maire de Joigny en 1861 et 1862 ?

—Parfaitement, monsieur, répondit le jeune homme. Le maire, à cette époque, se nommait Duchemin. C'était le frère de mon père.

—Est-il encore en fonctions ?

—Non, monsieur. Mon oncle s'est retiré après la guerre.

—Habite-t-il Joigny ?

—Non, mais Dijon, son pays natal.

—Alors il est mon compatriote, dit Soliveau.

—Vous êtes donc, comme moi, de la Côte-d'Or ? fit l'employé.

—Oui, monsieur.

—En demandant à voir mon oncle, vous aviez sans doute un motif ?

—Je voulais solliciter de son obligeance un renseignement qui se rapporte aux années 1861 et 1862. Il s'agit d'une chose fort délicate.

—Peut-être pourrait-on vous répondre ici. Je serais enchanté de vous être agréable.

Ovide se taisait et réfléchissait de nouveau. Son jeune interlocuteur avait l'air d'un garçon charmant. Il se tâta pour savoir s'il ne devait point s'ouvrir à lui et formuler nettement sa question, mais la crainte d'éveiller des soupçons et d'être arrêté le retenait. Dominé par cette crainte il allait se retirer lorsque la porte s'ouvrit violemment et un homme d'apparence vulgaire entra dans le bureau. En voyant cet homme, le jeune employé pâlit et se leva avec un embarras manifeste.

—Ah ça ! monsieur Duchemin, fit le nouveau venu d'une voix haute et d'un ton brutal, il faut donc venir vous relancer jusqu'ici ?

—Monsieur, balbutia l'employé.

—Il n'y a pas de "monsieur" qui tienne ! vous vous moquez de moi et je commence à en avoir pardessus la tête !

—Ne criez pas si fort, je vous en supplie ! dit le jeune Duchemin qui semblait au supplice.

—Je crierai si je veux et aussi fort que je voudrai. Tant pis pour ceux qui font des turpitudes si on les leur reproche à haute voix. Ils ont ce qu'ils méritent. Payez-moi et je me tairai !

—Je vous ai prié d'attendre.

—Eh ! voilà six mois que j'attends ! six mois que vous me remettez de semaine en semaine ! six mois que vous me bernez comme si j'étais un vrai Joicrisse ! Et je n'aurais cependant, vous le savez bien,